

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

III

(Suite)

—J'ai bien toussé, dit-elle, mais je serais allée tout de même à la fabrique sans ce méchant avorton qui m'a renversé exprès de l'eau bouillante sur les pieds... Alors je ne peux plus bouger... Hier, il m'avait mordue au bras... Regarde... On voit encore ses crocs de chien enragé...

Charlot était devenu pâle.

—Ce gamin-là a fait ça ? disait-il.

—Oui, et il me tuera, si on me laisse ; il me tuera, je l'ai dit.

Julien venait de se lever et s'avancait vers Charlot.

—Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? Va-t'en...

—Oui, je m'en irai, dit Charlot, mais auparavant je veux te dire ceci : Quand tu feras de nouveau souffrir Bertine, tu auras affaire à moi... Je la prends sous ma protection. C'est entendu, tortillard ?

L'autre eut un sifflement de colère.

—Je ferai ce que je veux. Je suis chez moi.

—N'oublie toujours pas ce que je t'ai dit et pour commencer, et pour que tu ne croies pas que c'est des paroles en l'air, tiens, mets ça dans ton armoire...

Et Charlot allongea à Julien, à toute volée, deux maîtres coups de poing en pleine figure.

Julien était une sorte de petit colosse, et s'il avait voulu riposter, il aurait fait à Charlot un mauvais parti.

Heureusement, il se contenta de hurler. Il alla, comme un fauve dompté, s'accroupir dans l'ombre, méditant quelque vengeance et poursuivant de son regard fixe de bête Charlot encore tout frémissant de colère.

L'enfant s'assit auprès de Bertine.

—As-tu besoin de quelque chose ? Tu ne peux sortir et tu n'as personne pour te faire tes commissions ?...

—Merci, mon Charlot, il y a tout ce qu'il faut ici.

Il resta quelques minutes. Ils ne parlaient plus. Seulement ils se regardaient en souriant, heureux, très heureux d'être pour un instant réunis. Il fut obligé de s'en aller bientôt pour rentrer à la fabrique. Il embrassa Bertine et se tournant vers Julien :

—Je reviendrai ce soir, et si tu l'as touchée je te ferai passer un mauvais quart d'heure...

Julien ne bougea pas, mais Charlot ne fut pas plutôt sorti qu'il partait derrière lui, se dirigeant vers l'usine. Bertine le voyait sautiller d'une façon singulière qui était sa marche habituelle, sur la route blanche où le vent très fort ce jour-là soulevait des tourbillons de poussière.

Il revint deux heures après.

—Ce n'est toujours pas aujourd'hui que tu le reverras, ton protecteur, dit-il à Bertine.

—Qu'est-ce que tu lui as fait, méchant avorton ?

—J'ai tout raconté à M. Mabillot, le contremaître, et il l'a fait mettre au cachot.

Et, satisfait pour ce soir-là, Julien alla s'accroupir.

Bertine tremblait de tous ses membres.

Elle le connaissait le cachot où l'on enfermait, pour les punir, les enfants de l'Assistance, à la fabrique Laverjol. Un jour on l'avait envoyée, avec une autre fillette, pour y mettre un peu de propreté. Elle en avait gardé un sinistre souvenir.

C'était une sorte de caveau qui jadis avait servi de cellier et qui se trouvait au Nord de la fabrique, dans un recoin où l'on jetait les ordures et les détritiques de toute sorte. Jamais le soleil n'arrivait jusque-là et tout autour régnait une humidité perpétuelle. On y descendait par trois ou quatre marches. Le caveau avait quatre mètres de long sur trois de large. Un trou carré, percé dans l'épaisseur de la muraille, y jetait une lumière incertaine qui, du matin au soir, alors que le ciel resplendissait au dehors, y entretenait un crépuscule, presque la nuit. Cinq ou six planches dans le fond reposaient sur quatre madriers. Par-dessus les planches une simple paillasse garnie de paille de maïs. C'était le lit du petit prisonnier, avec une seule et mince couverture. Pour nourriture, l'enfant recevait le soir, en entrant là, pour y passer une nuit peuplée de sanglots et

de cauchemars, un morceau de pain sec. Et le matin, on l'en retirait pour le conduire aux ateliers où il travaillait douze heures, comme les autres. Quand l'enfant était puni pour la troisième ou quatrième fois, Mabillot ne lui faisait pas donner de pain !...

Le cachot était situé sous des greniers où l'on renvoyait les fourrages et l'avoine destinés aux chevaux de la fabrique. L'avoine attirait dans ces greniers d'innombrables légions de rats qui y régnaient en souverains, et qui, à force de ronger, avaient fini par pratiquer dans les murs des couloirs qui venaient aboutir au caveau. Souvent, la nuit, ils y descendaient. La présence d'un petit prisonnier ne les effrayait pas et parfois l'enfant était réveillé, — car l'épouvante finissait par le céder à la fatigue, — par le frôlement de corps velus, horribles caresses qui glissaient sur ses mains et sur son visage.

C'était là qu'on avait enfermé Charlot.

Par bonheur, ce ne fut que pour un jour seulement. Mais le petit sortit du cachot avec de la rancune plein le cœur.

Le soir, il s'échappa par un brèche et, sautant pardessus le mur qui clôturait le jardin même de Mabillot, il courut chez Bertine.

Les pieds de la petite allaient mieux. Elle ne souffrait plus autant.

—Charlot, dit-elle, les apprentis ne peuvent pas sortir le soir. Tu as donc une permission ?

—Je ne l'ai pas demandée.

—Tu t'es échappé ?

—Mon Dieu, oui ce n'est pas difficile, va. De telle sorte que, comme personne ne nous compte lorsque nous montons dans notre dortoir, personne ne s'apercevra de ma disparition... Et je puis rester auprès de toi aussi longtemps qu'il me plaira...

—Tu n'as pas peur ?

—Non, dit le petit avec indifférence.

—Elle le considéra, les yeux pleins de l'admiration que lui inspirait cette bravoure.

—Est-ce que le tortillard t'a laissé tranquille, aujourd'hui ?

—Oui, mais il a un air que je ne lui connaissais pas... Il me regarde en souriant... Et j'aimerais mieux qu'il ne sourie pas...

Julien les écoutait. Il ne quittait pas Bertine des yeux.

—Je veux te soigner, dit Charlot, laisse-moi faire, veux-tu ?

—Puisque cela te fait plaisir.

Il enleva les linges qui couvraient les petits pieds de Bertine, les pauvres pieds tuméfiés dont la peau se décollait par places. Il les tamponna avec de l'huile qu'il alla prendre dans une bouteille qu'elle lui indiqua, puis avec des soins maternels, il remit les bandes sur la ouate, prenant garde de serrer trop fort.

Ils ne s'occupaient plus de Julien.

Celui-ci s'était dirigé vers la porte, l'avait poussée et il était sorti. Aussitôt il prit sa course vers la fabrique.

Ce fut au bout d'une heure qu'ils s'aperçurent de son absence, mais cela ne les inquiéta point.

Ils restaient assis, dans l'obscurité, se tenant par main ; leur cœur volait l'un vers l'autre ; ils échangeaient, d'une lente et timide pression, leur tendresse ; ils n'avaient pas besoin de parler, ils se comprenaient. Tout deux ils étaient bons, droits et gais, et tous deux sentaient déjà confusément qu'ils éprouveraient un grand chagrin, un violent désespoir, si la vie les séparait.

Charlot serait bien resté là jusqu'au lendemain. Ce fut Bertine qui lui conseilla de partir.

—Laisse-moi encore un peu près de toi, je suis si bien.

—Moi aussi, Charlot, je suis heureuse de t'avoir auprès de moi. Je n'ai jamais eu de meilleurs moments de ma vie. Je ne sais pas pourquoi. Et toi, le sais-tu, mon Charlot ?

—Non. Mais vois-tu, Bertine, on aura beau faire, maintenant je veux vivre avec toi. Quand même ils m'enverraient au bout de la France, je saurais bien revenir et te retrouver.

—Pour qu'on ne nous sépare pas, mon Charlot, il faut que nous obéissions bien à M. Mabillot, il faut que tu ne sautes plus par-dessus les murs comme tu l'as fait... pour éviter les punitions... il faut bien travailler pour devenir de bons ouvriers... gagner notre vie...

—Et quand nous aurons l'âge, si tu veux, ma Bertine, pour qu'on ne nous reprenne pas l'un à l'autre, nous nous marierons et nous nous aimerons bien.

Elle pencha sa jolie tête souffreteuse sur l'épaule de Charlot et dit, dans un vague sourire :

—Oui, mon Charlot, nous nous marierons et nous serons heureux, heureux toujours, l'un près de l'autre.

Et revenant un peu à elle, sortant de ce gentil rêve :

—Je t'en prie, Charlot, il faut que tu partes. J'ai une peur affreuse qu'on te surprenne...

—Ne crains rien, mais, pour te tranquilliser, je m'en retourne.

Et, en effet, il s'en alla en courant.

—Et ce Julien qui ne revient pas ! murmura Bertine, qu'agitait le pressentiment de quelque nouvelle méchanceté.

Elle ne se trompait pas, du reste.

Lorsque Charlot fila sur la route, une ombre se leva du fossé derrière lui.